



Institut Orthodoxe Français de Paris

Saint-Denys l'Aréopagite

Établissement d'enseignement supérieur privé libre de sciences philosophiques et théologiques.

Depuis 1945 | www.institut-de-theologie.fr | contact@institut-de-theologie.fr

Le livre de Tobit

Hubert Ordronneau

Ce cours, professé par le Doyen Hubert Ordronneau, durant les années académiques 2016-2017 et 2017-2018, fait désormais l'objet d'une édition dans le cadre des polycopiés de l'Institut.

Nous proposons, ici, l'introduction à l'ensemble du cours et l'étude des chapitres 5, 6 et 14.

Introduction

Le livre de Tobit n'est pas un conte de fées. Pourquoi cette mise en garde ?

Interrogeons-nous donc sur ce que l'on attend d'un conte : globalement c'est un récit imaginaire où le magique, l'intemporel, l'extraterrestre, voire l'aspatial sont de règle. On s'y déplace à travers le temps et l'espace avec une célérité impossible pour notre incarnation. Pour ces différentes raisons, ils sont le plus souvent destinés aux enfants dont la crédulité et l'imaginaire encore vierge s'accommodent aisément de ces défis au cartésianisme et au pragmatisme de l'âge adulte.

Il est d'autres contes, qui ne sont plus des contes de fées ; ils sont à visée éducative par le truchement de narrations symboliques qui proposent au lecteur une réflexion philosophique ou morale, portant le plus souvent sur des problématiques d'une époque, d'une société, d'un âge, d'un type de mœurs, de traditions etc.

Le livre de Tobit entre dans cette catégorie d'œuvre initiatrice, qui fait un sort aux conditionnements extérieurs de la piété, du règlement moral, du rapport à Dieu. A ce titre, il est donc un livre d'une grande importance, même si les éditions protestantes et juives de la Bible l'ont éliminé de leur choix ; seule l'Église catholique, tant orthodoxe que romaine, l'a conservé. On peut dire que c'est une heureuse décision.

Il y a dans l'initiation par le conte un processus indiscutable de compréhension et d'approvisionnement de l'humaine condition : chacun par ce biais retrouve en soi tous les hommes, c'est-à-dire un niveau de réalité psychique qui transcende l'espace et le temps, qui n'est pas prisonnier d'une civilisation ou d'une éthique, qui fait partie intégrante de notre incarnation, que la nature nous a donné comme un outil de connaissance, de travail intérieur et extérieur, un instrument de socialisation.

Le conte, quand il est de qualité, est libérateur ; et dans le contexte qui nous intéresse, livre inspiré, il nous fait découvrir une exemplarité de fidélité à Dieu, dans une famille particulièrement éprouvée.

Tobit, le maître de maison, est un homme juste, homme de prière, de justice, de charité et pourtant sa propre vie et celle de sa famille connaissent de grandes souffrances, de celles qui dans l'antiquité, chrétienne autant que profane, laissaient supposer qu'elles étaient un châtiment pour des fautes cachées de soi ou de ses ancêtres. Cette interprétation tristement humaine de « penser » Dieu, de Le recevoir dans sa vie comme un surveillant tatillon de toutes les actions des hommes et prêt à exiger des comptes, voilà qu'un conte nous amène « à voir la vie humaine avec les yeux de Dieu ».

En effet, quoiqu'il arrive à l'homme, il ne doit pas renoncer à vivre, Dieu l'a créé pour cette aventure, mêmes si elle est plus âpre et plus rude que ce que l'on souhaiterait ; le conte permet de dépasser l'étroitesse de nos contingences, les limites de notre piété, la sécheresse des codes institués et des rituels accomplis sans l'adhésion du cœur. Le conte, comprenons bien, ce mode de lecture de l'existence, fait éclater nos limites et nous rend familier des anges, du merveilleux ; il nous permet d'accueillir ce que nos habitudes et notre raideur intellectuelle ou ritualiste nous empêche de voir et même d'espérer.

Si l'on veut entrer avec une certaine justesse dans le Livre de Tobit, il faut accepter d'interroger notre âme plutôt que nos modes de vie, notre inconscient plutôt que notre conditionnement socio-culturel. Le Livre de Tobit est celui qui, au dire de la plupart des exégètes, a le plus besoin de recourir aux symboles et aux images, faute de recevoir la grandeur exceptionnelle de l'œuvre. Il serait trompeur sans doute aussi de se cantonner au Tobit de l'antiquité et de le situer dans sa sphère d'existence. En revanche se demander quel homme est le Tobit qui vit en nous, et comment vit ce Tobit personnel qui doit affronter une telle existence, telle est la quête que nous devons enclencher : quête de soi, quête de l'homme éternel, quête de Dieu, cette trilogie signe l'aventure de l'ouvrage que nous étudions.

« *Je suis la Voie, la Vérité, la Vie* » dit le Christ qui, en dehors du commandement d'amour pour Dieu ou son prochain n'a donné aucun commandement.

Quand nos vies, aux carrefours les plus inquiétants, je parle de crises existentielles, doivent se réorienter, qu'elles sont traversées par des déchirements et des détresses qui jettent l'âme dans la nuit, quels propos sont les mieux entendus ? ceux de la raison et de la volonté, ou ceux de l'intuition ? ceux qui nous ramènent dans l'ordre établi, ou ceux qui vont nous donner notre pleine dimension d'homme, quitte à braver les traditions et les usages ? De toute évidence, l'option prise dans ce Livre où Tobit père, Tobie fils, Sarah,

doivent emprunter des chemins d'initiation qui les éloignent de ce qu'ils attendaient par habitude ou tradition, l'option est celle d'écouter le cœur, mais un cœur plein de Dieu, de fidélité et d'amour. Chacun est convoqué, et c'est une question de survie, à emprunter sa propre route, unique, empruntée par aucun autre, mais vraie, car chacun est unique essentiellement. C'est la vie accidentelle qui nous met les uns et les autres sur les mêmes routes.

Etude du chapitre 5 : Préparatifs du voyage

C'est un chapitre extraordinaire qui nous situe, lecteur, au nœud de l'histoire, en commençant à nous donner des indices de plus en plus lisibles de compréhension. Le chapitre s'ouvre par une réponse d'obéissance et de piété filiale de la part de Tobias : « *Je ferai, père, tout ce que tu m'as ordonné* ». Reste un point crucial pour Tobias : comment récupérer l'argent (soit 15500 euros environ) prêté jadis à un ami ? Les trois premiers versets de ce chapitre sont consacrés au recouvrement de cette dette : les signes de reconnaissance réciproque, puisque les personnes ne se sont jamais vu, la preuve du dépôt d'argent, la durée de ce dépôt. Jusqu'au chapitre 9 (et cette restitution n'occupera que quelques lignes) il ne sera plus question d'argent, ni par la suite d'ailleurs, sauf au chapitre 11, en une demi ligne. Il faut donc s'interroger sur ce qui apparaît le prétexte du voyage de Tobias, et non son but premier comme il serait naïf de le croire.

Nous notons d'abord que l'argent, dans un contexte global de spiritualité, représente la plus basse marche de l'élévation ; qu'il est souvent perçu comme méprisable en tant que tel, parce qu'il symbolise et concentre sur lui des références lourdes de vision matérielle de la société, d'obsessions d'enrichissement, d'âpreté au gain voire de sourde cupidité. Hors les sociétés capitalistes dûment proclamées comme telles, l'argent est suspect s'il ne se métamorphose pas en don et en générosité pour la collectivité. C'est une tradition éthique que se partagent toutes les sociétés à travers les âges. Or il se trouve ici que, pour que s'accomplisse la destinée de Tobias, fils de Tobit et futur époux de Sara, Dieu inspire au vieux Tobit cette idée d'argent à récupérer. Logique, dira-t-on, la pauvreté s'est invitée dans la maison, et Anna elle-même a dû trouver un travail externe à sa propre demeure pour survivre. Est-ce bien une raison suffisante pour que de vieux parents incitent leur fils unique à entreprendre un voyage quand ils sont devenus vulnérables, à voir s'éloigner leur secours et leur soutien ? D'ailleurs Anna craint de ne plus revoir ce fils chéri.

Interrogeons donc ce rôle de l'argent, déposé au loin, chez un ami, il y a vingt ans, sur la route qui passe aussi par la maison des parents de Sara. Et si cette idée était une inspiration divine qui décide le vieux Tobit à recouvrer ces dix talents d'argent pour que, sans même qu'il s'en doutât, sa vie ne s'achève pas dans la désolation et la dérélition ? Projet de Dieu pour « redonner la main » à Tobit qui abandonne le combat de la vie. Dieu lui remet en mémoire ce dépôt d'argent et la nécessité, maintenant, de le reprendre, cet argent qui dans nos vies est un outil banal ; et c'est cette banalité qui est la plus propice à cacher la main de Dieu, que celui-ci précisément utilise pour laisser à Tobit l'initiative qui, au bout du compte, sera source de sa guérison et de sa sérénité reconquise.

Admirable témoignage à nos yeux de l'infini respect de Dieu pour sa créature ; Il se sert des mêmes instruments que nous, mais leur confère une autre dimension, cachée, insoupçonnée, mais inspirée par l'Esprit pour retrouver la route qui conduit à Lui. Si donc, ayant achevé notre lecture, nous procédons à une rétrospective, nous commençons à entrevoir que la pauvreté matérielle de Tobit dissimule et révèle à la fois la pauvreté spirituelle qui a gangrené son âme, l'assèchement de celle-ci que les nombreux et constants exercices de piété qu'il a accomplis n'ont pourtant pas nourrie.

Mais pour comprendre cette leçon, il nous revient de débusquer aussi le vrai rôle de l'ange Raphaël, qui aura mission finalement de récupérer l'argent de Tobit, pendant que Tobias découvre l'amour de Sara, le partage et reste auprès d'elle. L'ange qui assiste le voyageur fait un détour par la maison de Sara, pour que d'abord et avant toutes choses, l'amour soit éveillé, impose sa loi et revivifie les deux familles affligées. Ce voyage correspond à ce qu'on appelle « *la loi du détour* » qui permet l'ouverture sur le monde, aux autres, et le dépaysement de soi. L'homme renonce à son autosuffisance et quitte son autarcie psychologique et spirituelle.

La manière de recouvrer de l'argent réglée, Tobit formule ses derniers souhaits ; que dit-il ? Ce sont trois injonctions : « *Cherche-toi quelqu'un de sûr pour t'accompagner, nous lui paierons un salaire jusqu'à ton retour, va donc reprendre cet argent chez Gabaël* ». Notons encore une fois le peu d'espace pour l'aventure. Certes Tobit s'honore à tout régler pour aplanir les éventuels désagréments de son fils, il se montre avisé et bon père, mais en même temps il restreint le champ des possibles. Programme verrouillé. Disons-le autrement : quel espace de liberté pour l'entreprise de son fils ? Tobias sort donc de la maison de son père avec une double perspective : trouver un accompagnateur, et un guide. Compagnon et guide sont deux dimensions de l'être utiles à Tobias : celui qui partage la vie, les expériences, le quotidien dans sa trivialité, et celui qui trouve le chemin, met en garde contre les fausses routes, ou les dangereux chemins, voire les faux-pas. Et surtout il peut être le révélateur de nous-même, surtout si c'est un ange de Dieu. Et miracle, en sortant tout juste de la maison, il trouve Raphaël, debout, devant lui. Trois informations sont livrées dans ce bout de phrase : le personnage (ou la personne), la position (debout), la situation (devant lui). Cette triple information campe une résolution dans les deux sens du terme : fermeté dans l'entreprise, et règlement des problèmes.

Pour le lecteur, une information supplémentaire est fournie, à deux niveaux : « *Il ne se douta pas que c'était un ange de Dieu* » ; cette notation est importante parce qu'elle va dès maintenant, et durant tout le voyage, mettre en lumière la confiance de Tobias, confiance naturelle d'un cœur qui croit en l'homme, à sa vertu, bref une sorte de foi en l'humanité qui vit un destin commun. Il va, grâce à lui, s'initier à la vie d'homme ; il est en route vers une maturation de tout son être. On pourrait croire Tobias naïf, trop prompt à accorder sa confiance. Il n'en est rien car le conteur va donner à l'ange l'occasion de montrer qu'on peut avoir confiance en lui ; il connaît la Médie où il est allé bien des fois : « *Je connais les chemins par cœur* » dit-il, et nous comprenons l'implicite spirituel qu'il désigne par ces mots. En effet les mots grecs pour exprimer cette excellente connaissance des routes sont : « *empeirô* » et « *epistamai* », c'est-à-dire : « *J'ai l'expérience et je connais* ». Deux plans de connaissance qui sont ceux, complémentaires, de la vie spirituelle. Et il avait dit tout d'abord : « *Je suis fils d'Israël, l'un de tes frères* ». Enfin, il avait l'habitude de se loger chez Gabaël, celui-là même à qui Tobit père avait prêté de l'argent. Pour le profane, on est en plein conte de fée ! Mais celui qui croit en Dieu, en sa providence, en son amour de l'homme se trouve projeté en face du mystère de la vie et du salut, témoin soudain de la protection divine et de sa bienveillance sans faille pour les hommes. Traduisons ces mots : Dieu veille pour le bien des hommes. Il met sur leur route ses dons sous la forme de personnes et de situations qui concourent à leur progrès personnel. A chacun de les voir, et de les accueillir ou de les récuser. L'attitude de Tobias répond en tous points à l'attente de son père, et il lui confirme : « *J'ai besoin que tu viennes avec moi, je te paierai ton salaire* ». On est sensible ici d'une part à la rapidité de l'acquiescement, comme la réponse positive à un appel, et d'autre part on notera, comme il est fréquent dans la littérature juive, la rétribution annoncée. Nous avons déjà dit, vous vous le rappelez que dans la religion juive, le salaire dû pour un service n'appartient plus à celui qui a bénéficié de ce service. Cette idée d'ailleurs passera dans l'enseignement des Pères. La réponse de Raphaël nous interpelle quelque peu par sa fermeté et par ce qui semble presque une impatience, alors qu'il vient de se mettre au service de Tobias. « *Bon, je reste là, seulement ne t'attarde pas* ». Ce que le traducteur exprime par « *Je reste là* » répond au verbe grec, plus expressif : « *proscarterô* : *je reste fidèle, je reste en service* ».

Si l'attitude de Raphaël justifie la confiance bien placée de Tobias, elle montre aussi que lui Raphaël, l'ange envoyé par Dieu, arrive au moment exact des événements qui se mettent en place, au moment qui convient ; on peut alors s'interroger sur la liberté de Tobias, choisit-il vraiment son compagnon de voyage ? A-t-il le choix, ou est-il déterminé par une force supérieure à lui, Dieu en l'occurrence, qui piègerait ainsi l'homme et l'obligerait à faire ce que Dieu a décidé à sa place ? Il faut envisager une lecture diamétralement opposée à cela. Raphaël est présent, comme une opportunité qui ne se renouvellera pas, chacun le sait d'expérience, et c'est à Tobias de discerner si son choix est juste, car le fameux « *kairos* » des Grecs, qu'on peut définir comme le juste moment d'un événement, par définition n'existe qu'une seule fois ; à la décision prise de voyager ensemble, il faut donc ajouter l'action, c'est ce que veut dire Raphaël par les mots « *seulement ne t'attarde pas* ». Mais c'est Tobias et son père qui décident en dernier ressort. C'est la raison pour laquelle Tobit veut rencontrer lui-même le jeune homme et vérifier le bien-fondé de ce choix. Expérience du patriarche qui veut

discerner par lui-même, et qui au fond e lui-même sait bien qu'un garçon ne peut devenir un homme qu'en se lançant dans l'expérience du monde extérieur, en se confrontant à la réalité des obstacles, des choix ou des refus, on se révèle à soi-même et l'on accède à sa mesure d'homme, autonome.

La rencontre avec Raphaël.

Tobit prend l'initiative de la parole et Raphaël répondit : « *Je te souhaite du bonheur en abondance* ». ou plus exactement « *grande joie à toi* », ce qui est une formulation plutôt grecque que juive, qui eût été sans doute « *paix à toi* ». Passons. Tobie a beau jeu de récuser tous ces vœux en énumérant ses chagrins et notamment celui d'être privé de lumière, de gésir dans les ténèbres et aussi de se dire « *vivant, j'habite chez les morts* » ; formule qui n'est pas sans rappeler ce que nous avons pensé détecter chez Tobit : l'absence de vie dans son application rigoureuse et sèche de la Loi. L'ange réitère ses vœux sous forme de prédiction : « *Courage, Dieu ne tardera pas à te guérir, courage* ». Pour le malheureux Tobit ce n'est qu'un souhait de politesse. Pour Raphaël c'est une prédiction. Il est donc intéressant de noter qu'entre le lecteur, averti du statut de Raphaël, et le héros du livre il y a distorsion dans la réception du langage. Et cette divergence dans la compréhension des propos a une fonction pédagogique ; informé, le lecteur comprend ce que doit être l'attitude de celui qui met en Dieu sa confiance, et de nos jours le chrétien. Dans la bouche de l'ange l'annonce de guérison prochaine est aussi forte que le propos du Christ adressant au centurion la guérison de son fils, en raison de la puissance de sa foi ; Dieu n'abandonne jamais ses enfants.

Puis le dialogue avec Tobit père reprend presque mot pour mot celui avec Tobias, créant ainsi un jeu de spirale qui sous sa forme de répétition donne aux propos de Raphaël une force de conviction. Père et fils entendent le même discours. Enfin Tobit veut connaître les origines de ce jeune homme, et Raphaël fait une réponse essentielle : « *que t'importe ma tribu ?* » En fait il s'agit toujours pour Tobit de vérifier cette confiance nécessaire à un compagnon de voyage de son fils, pour être sûr qu'il n'est pas un brigand. Raphaël donne donc une filiation fictive qui apaise le vieil homme : « *Tes frères sont des gens de bien, tu es de bonne souche* ». Par ce compagnon Tobias va s'émanciper de la tutelle paternelle, sans révolte ni violence, mais parce que son père Tobit le laisse partir. A ce moment précis, il confie Tobias à l'ange avec ces mots tout à fait symboliques : « *Mon enfant, prépare ce qu'il te faut pour le voyage, et pars avec ton frère. Que le Dieu qui est au ciel vous ait là-bas en sa sauvegarde, et qu'il vous ramène sains et saufs auprès de moi* ». Tobit remet en toute sérénité son fils à ce compagnon.

A l'opposé du geste libérateur du père s'oppose la parole gémissante de la mère qui, avec un argument percutant, rappelle que : « *L'argent ne s'ajoute pas à l'argent, mais qu'il compte pour rien en regard de notre enfant. Le genre de vie que le Seigneur nous a donné nous suffit bien* ». Au premier regard, le propos s'inscrit dans la sagesse populaire; mais qu'en est-il en vérité ? Qui l'autorise à vivre à la place de son fils ? en lui imposant leur vie à eux, qui ne doit pas nécessairement être celle de Tobias. Cette opposition entre les géniteurs à propos du départ du fils est fortement symbolique de l'enjeu qui est en cause : devenir un homme par l'expérience et la découverte de soi, ou rester dans le giron maternel, captif des filets du sentiment en renonçant à sa propre destinée, qui se réalise en dehors de la maison paternelle ? Risquons nous plus loin, Tobias ne deviendrait-il pas, sur le modèle de Sara, prisonnière de l'amour paternel qui secrètement la retient dans sa maison ; s'il se dérobe aux épreuves de la vie, comment développerait-il sa personnalité ? pourrait-il délivrer Sara ? comment lui offrirait-il l'amour libérateur grâce auquel ils poursuivront ensemble l'œuvre de création à laquelle Dieu nous invite ?

Raphaël, au chapitre 6, *projet de mariage*, ne conduira-t-il pas Tobias d'abord chez Sara avant de recouvrer l'argent ? Le symbole ne crève-t-il pas les yeux ? Comme dans les contes et légendes, ne faut-il pas d'abord recouvrer les trésors que l'âme a perdus avant de connaître le bonheur matériel ? Sans aller plus loin pour l'instant, mais pour renouer avec ce que nous avons évoqué supra, Raphaël est bien celui qui nous indique la route à prendre, qui organise notre chemin en même temps qu'il structure notre conscience, lui permettant ainsi d'accéder à une dimension de plénitude ?

Le mot de la fin de ce chapitre revient au père de Tobit qui rassure sa femme par ces mots de tendresse : « *Cesse de craindre pour eux, ma sœur (adelphè), un bon ange l'accompagnera, son voyage réussira, et il reviendra sain et sauf* ». Quand on se rappelle que dans l'interaction de la spiritualité et de la

psychologie des profondeurs l'ange est considéré comme la rencontre de l'individu avec sa propre personnalité, parce qu'il est son être proche ; à ce titre il peut être aussi perçu comme « *l'image d'un être qui conduit à la liberté* », ainsi que cela est décrit dans les Actes 12, 1-19 » explique Drewermann, faisant référence à la libération de Pierre enfermé par Hérode.

Etude du chapitre 6 : la capture du poisson, le projet de mariage



Ce chapitre est l'un des plus charmants du récit, tant la qualité narrative et romanesque en déborde. Le chapitre se déroule en deux temps : la capture du poisson d'abord, puis le projet de mariage. Les deux séquences s'emboîtent parfaitement, car nous découvrons dans la seconde que le projet trouve sa solution dans la première, en dépit des apparences. L'ensemble présente un modèle d'intelligence, où l'acteur majeur est l'ange de Dieu.

La première phase nous informe de la mise en route des voyageurs, et notons le soin qui est mis à la différenciation de chacun des personnages ; pas de confusion dans un unique pronom personnel qui indifférencierait la personnalité et le rôle à venir de chacun ; le lecteur doit être attentif à chacun des protagonistes. L'ordre de l'énumération est logique, et psychologiquement juste : d'abord le garçon dont l'initiation s'enclenchera incessamment, il est le cœur de l'action ; aujourd'hui la critique littéraire parlerait d'un roman d'apprentissage, ensuite « l'ange avec lui », formulation qui le définit comme protecteur, guide et initiateur ; les mots que nous utilisons ne sont pas redondants : le guide montre le chemin, l'initiateur dévoile ce qui mérite d'être vu, observé et retenu pour progresser dans la connaissance du monde, observation censée élever le niveau de conscience de l'élève ; et curieusement enfin une phrase plus longue que celle consacrée aux deux « hommes » si j'ose appeler ainsi l'ange, puisqu'il en a l'apparence, évoque le chien : « *le chien partit aussi avec lui et les accompagna* ». Le texte poursuit : « *Ils firent donc route tous deux* ». Formule qui met le chien entre parenthèse, si l'on peut dire. Quel étrange début !

A la première halte, lors du campement un incident, ou pour mieux dire un événement décisif se produit : surgit de l'eau un gros poisson qui tenta d'avaler le pied de Tobias. A l'agression du poisson répond la vivacité de l'injonction de l'ange, sous la forme de deux impératifs : « *Attrape-le et maîtrise-le* ». Tobias s'exécute

illico, sans réfléchir comme en un réflexe de survie. Il n'est pas anodin de noter la rapidité de la narration qui donne l'impression qu'il ; il n'y a pas d'intervalle entre l'ordre et l'exécution, comme si tout à coup les deux personnes n'en faisaient plus qu'une : l'attaque, l'ordre, la maîtrise. Tout se réalise en un éclair comme sous l'effet d'une seule volonté. Raphaël se fait pédagogue, à la façon grecque qui consiste à prendre l'enfant par la main et à le conduire sur sa propre route mais en l'initiant aux expériences essentielles, c'est-à-dire celles qui lui permettront de devenir un adulte. Les impératifs continuent dans la bouche de l'ange, qui ordonnent les actions en laissant deviner à la fois leur cohérence et leur finalité, en raison de la précision du protocole à accomplir, et dont la rigoureuse exécution va engendrer des effets bénéfiques : on accède ainsi à une thérapeutique qui sera sans doute utile aux voyageurs : « *Ouvre-le, enlève-lui le fiel, le cœur et le foie, mets-les de côté, puis jette les entrailles ; en effet ce fiel ce cœur et ce foie sont très utiles comme remèdes* ». Tobias obéit sans discuter, obéissant aux paroles de l'ange. Le lecteur commence à percevoir en ces actes un rituel qui ne fait que commencer et qui révélera la plénitude son mystère au fil des expériences à venir. Mais parlons aussi de ce bain dans le Tigre, même s'il n'est que partiel, et du poisson qui surgit vorace et menaçant. Nous savons que le bain dans la plupart des récits de ce type a valeur lustrale, il peut être aussi, et simultanément, à puissance rajeunissante, ou de guérison (tel Naamn le Syrien dans le second Livre des Rois, verset 5). Mais le bain est aussi outil de révélation à soi-même, comme le baptême qui nous fait fils de Dieu, mais dont on pourrait dire qu'il nous restitue plutôt l'image plénière de fils de Dieu, ravivant la dynamique de l'image de Dieu en chacune de ses créatures, car cette image n'a pas été abolie, elle ne peut l'être, mais défigurée et mal portante, privée de son élan des origines. En raison de ce qu'il peut entraîner, le bain peut aussi engendrer l'inquiétude d'accéder à un état nouveau. Or voici que la crainte de Tobias est justifiée : une menace surgit de l'eau qui commence à le dévorer, ce qui a pour effet la nécessité d'un combat, son urgence même et cette lutte va révéler Tobias à lui-même, ou pour mieux dire le faire accéder à lui-même, à son être le plus intime, qui prend la forme d'un nouveau degré de maturité. Nous saisissons bien alors qu'il aura fallu cette expérience qui l'a fait devenir homme pour que l'ange puisse dans la seconde partie du chapitre évoquer son mariage avec Sara. C'est si vrai qu'au verset 7 Tobias est alerté par la recommandation de prélever trois parties du poisson : « Azarias, mon frère, quel remède y a-t-il donc dans le cœur et le foie du poisson et dans son fiel ? » Par sa réponse l'ange évoque en filigrane l'usage qui en sera fait au moment où Tobias et Sara se rencontreront, dans la chambre nuptiale, quand les démons voudront une fois encore empêcher l'union des jeunes gens. Aussi, par déduction, nous comprenons que la virilité de Tobias s'est éveillée, sans quoi la réponse de l'ange serait par trop sibylline, voire incongrue. Mais une virilité qui trouvera sa juste expression grâce à Raphaël qui le prépare à cette rencontre. Tobias enfin va pouvoir devenir le fils de son père, prenant le relais de son histoire, et quitter le giron maternel trop prudent dont la protection envahissante le retiendrait indument auprès d'elle. Mère dévoreuse qui empêche l'homme de devenir tel et de vivre sa propre vie, dit l'évêque Jean quand il explique la parole du Christ rappelant que l'homme doit quitter son père et sa mère et s'unir à son épouse pour ne devenir qu'une seule chair, comme le rapportent Matthieu et Marc, comme le redira saint Paul faisant écho aux propos de la Genèse 2, 24. L'abandon des parents n'est pas un rejet mais on se doit à une nécessité intérieure à laquelle les parents ne doivent pas faire obstacle. Il n'est pas inintéressant de se rappeler qu'en psychanalyse le gros poisson peut signifier la gloutonnerie des passions, leur violence dévoreuse, leur extériorité aussi, et non leurs valeurs intérieures. Être avalé par le poisson empêcherait Tobias d'être maître de ses passions. Pourrait-on dire que, comme Sara est prisonnière de l'amour paternel, Tobias resterait le petit enfant de sa mère, et inapte à emprunter les chemins périlleux de la vie, à affronter les obstacles qui contrariaient ses projets ? Grâce à Raphaël la délivrance va s'opérer sans violence, à la différence des sinistres échecs de Sara. Le poisson tué, c'est ce qu'il y a à l'intérieur qui est bénéfique et symbolise les valeurs positives de l'énergie de l'homme : courage, amour vrai, générosité. Les organes vitaux du poisson cœur, foie et fiel peuvent être perçus comme des éléments actifs, tandis que les entrailles qui sont jetées peuvent être considérés comme des éléments passifs qui asservissent l'homme.

N'est-on pas frappé enfin de constater l'obéissance aveugle de Tobias à l'ange ? Il est vrai que Tobias est qualifié de « paidion » ou de « paidarion », c'est-à-dire un tout jeune homme, à peine pubère sans doute au départ du voyage et peu éveillé à l'expérience considérable vers laquelle il va. C'est son obéissance quasi

instinctive à l'ange qui le sauve de ce mauvais pas. Sans réfléchir il obéit comme à un ordre souverain. Il trouve le courage d'agir dans l'injonction de Raphaël ; C'est donc moins sa bravoure qui le sauve que sa foi en la parole de cet ami Azarias qui, parce qu'il est ange, parle ici au nom de Dieu.

Nous sommes prêts maintenant à entrer dans le processus du projet de mariage. Et disons-le, ce chapitre est le cœur du livre, et que toute notre attention doit être requise pour en percevoir le message fondamental et radicalement éclairant pour notre vie de chrétien, jusque dans l'épanouissement de notre vie sexuelle, entendue comme le partage d'une vie avec une autre personne, perçue, accueillie et aimée sur les plans physique, psychologique et spirituel. Nous y reviendrons.

Regardons la structure de ce passage, qui se déroule sur trois temps, suivi d'une conclusion très brève qui vaut dénouement de l'intrigue, si l'on veut voir le récit sous cet aspect.

1° - Invitation de Raphaël à Tobias pour qu'il s'arrête chez Sara et retarde un peu son premier objectif de récupérer l'argent de son père. Arguments majeurs : versets 10 à 13.

2° - Réponse argumentée de Tobias s'appuyant exclusivement sur ses appréhensions versets 14 et 15.

3° - La réponse encourageante de Raphaël, protocole de la rencontre avec Sara, versets 16 à 18.

Conclusion comme un épilogue ; Tobias devient amoureux. Quel amour ? Quelle formulation ?

Examinons ce que nous dit le premier mouvement de ce texte ?

Raphaël interpelle son compagnon : « *Tobias, mon frère* ». C'est la personne elle-même de Tobias qui est sollicitée. Démarche nécessaire pour que Tobias accueille les paroles et notamment le projet de Raphaël, l'ange de Dieu, mais lui, il ne le sait pas. Il est important de ne jamais oublier ce point pour comprendre le chemin intérieur de Tobias, qui est un chemin de foi en Dieu, chemin qui emprunte pour l'instant la voix/voie de Raphaël. Il y a ici à saisir comme un lien intime entre l'amitié éprouvée par Tobias pour son compagnon de voyage, et les paroles qu'il prononce, paroles inspirées qui apprivoisent le cœur de Tobias. Il est donc intéressant de mettre en superposition la confiance en Raphaël / Azarias et la foi en Dieu. Repérage absolument nécessaire si nous voulons nous aussi bénéficier de la leçon de ce Livre qui révèle la force de l'Amour et sa nécessité pour exister pleinement. Dans le dialogue qui s'amorce, tous les mots sont importants : « *Ils avaient pénétré en Médie, et ils approchaient déjà d'Ecbatane* ». Que faut-il entendre ? Changement de territoire bien sûr pour Tobias, il a commencé à quitter ses parents, son voyage devient progressivement un acte personnel, malgré la mission de son père qui en était l'objet premier ; il monte les degrés de l'émancipation en s'éloignant spatialement de ses parents, pour acquérir le statut de maturité qui le mettra bientôt par ses choix personnels sur le même plan que ses parents. Tobias va vers lui-même et il ne le sait certainement pas encore. C'est pour cette raison que les épreuves sont nécessaires ; sans les épreuves, les choix, les combats, nous ne savons qui nous sommes, car dans cette aventure personnelle nous commençons d'exercer la liberté qui nous a été donnée dès notre naissance et qui doit porter du fruit pour nous, et la collectivité à laquelle nous sommes reliés. La liberté est l'opposé radical des caprices et des aléas de nos états d'âme. C'est la liberté qui décide d'ouvrir, ou non, notre intelligence, notre cœur, notre corps même à une plus grande plénitude (yoga par exemple).

Mais revenons à l'argumentation de Raphaël ; il s'inscrit dans le raisonnement classique de la société juive de l'époque, et Raphaël pose les conditions du voyage, pris en main par lui désormais, à ce moment-clé des décisions à prendre : on est près de chez Ragouël, le père de Sara, un parent à toi, il a une fille, Sara, fille unique ; tu es le plus proche parent, tu jouis d'un droit de priorité sur la jeune fille et sur l'héritage. Habilement Raphaël passe du constat au droit, pour couper court à toute contestation.

C'est la première série d'arguments.

La deuxième série s'organise autour de la personne de Sara. Il en fait une sorte de portrait en médaillon, pour mettre en valeur les qualités principales : « *réfléchie, courageuse, qui a beaucoup de charme, son père est un homme de bien* ».

Il ajoute une phrase transition, qui résume les deux arguments : « *Tu es en droit de l'épouser* », implicitement : « *tu dois l'épouser* ».

La troisième série présente la stratégie de son enquête, qui se concentre sur le père (normal pour une société sémite, et globalement méditerranéenne, où l'autorité du paterfamilias ne se discute pas). C'est Raphaël qui prend les initiatives (à valeur d'initiation) : « *Je vais dès ce soir parler de la jeune fille à son père pour que nous te l'obtenions comme fiancée* ». Cette intrusion du pronom personnel pluriel « nous » souligne l'association des deux volontés : celle de Raphaël (qui représente l'inspiration divine) et celle de Tobias qui assume - ou non - sa destinée. Pour que l'action soit juste, il est essentiel que Tobias soit coauteur de cette entreprise. L'usage du nous se poursuit pour la même raison : « *Quand nous reviendrons de Raguès, nous ferons ses noces* ».

L'affaire est donc décidée. Raphaël pourtant récidive dans l'argumentation juridique, pour souligner, par anticipation d'ailleurs, car il sait les réticences intimes de Tobias, les droits de Tobias, et la justesse de la requête, puisque ce droit s'inspire de la Loi de Moïse. Une autre raison justifie l'insistance de l'ange : Tobias doit avoir confiance en sa parole, c'est celle de Dieu, ne l'oublions pas ; il importe donc que Tobias enracine la décision de demander Sara en mariage dans une parole fiable qui nourrit et fortifie son courage. Les événements, dès lors, vont se précipiter, comme en témoigne la répétition dans ce même verset 13 de l'expression « *dès ce soir* », puis « *quand nous reviendrons de Raguès*, - répétition - *nous la prendrons et l'emmènerons avec nous dans ta maison* ». Le texte de ce verset 13 pourrait paraître redondant par ces répétitions qui semblent ne pas faire avancer l'action. Notons plutôt l'expression en spirale d'une même idée qui à chaque instant prend cependant un tour nouveau et finit par créer chez Tobias la conviction de la décision à pendre.

Le deuxième mouvement de ce texte est la réponse de Tobias à Raphaël : « *Azarias, mon frère* » dit-il ; le télescopage de ces deux prénoms est fécond, il nous rappelle les deux niveaux de lecture des événements : le plan humain porté par le plan divin, et inspiré par lui. La qualification de « *frère* » renforce la confiance de Tobias en son ami.

La réponse du jeune homme se structure autour de la peur, peur surtout de subir le même sort que les sept prétendants qui l'ont précédé : « *Tous ses maris sont morts dans la chambre des noces ; la nuit même où ils entraient auprès d'elle, ils mouraient* ». Le constat justifie la peur, ce n'est pas une angoisse irraisonnée, délirante d'un garçon timide ou d'un pleutre, « *si bien que j'ai peur* = καὶ νῦν φόβουμαι ἐγώ ». Et il ajoute dans un écho à la parole de l'ange qui utilisait inversement cet argument : « *elle est fille unique* », « *Je suis le fils unique de mon père* » indiquant par là le chagrin qu'il causerait à ses parents., et que deux familles seraient ainsi dans l'affliction de mourir sans postérité. Nous voyons bien que deux peurs se rejoignent ici et pourraient s'enlacer stérilement : celle de Tobias de faire mourir de chagrin ses parents, celle de Sara enfermée dans une sorte de prison psychique que l'on n'a pas encore bien identifiée mais pressentie à travers sa prière au chapitre 3. Pour autant n'y a-t-il pas de réponse, une parade salutaire à cet enchaînement démoniaque ?

Aussi demandons-nous : à quoi sert donc la vie ? à quoi la liberté si l'une et l'autre ne sont que les servantes de la peur ? si jour après jour elles deviennent esclaves de nos angoisses et de nos passions ? En filigrane nous entrevoyons bien le nœud de la situation : en tant que fils unique, Tobias met en priorité sur l'Amour, auquel est appelé chaque être humain, l'attachement à ses parents (notez que je n'ai pas dit « amour de ses parents » car nous dévoierions en l'occurrence le mot « amour »).

Raphaël reprend la parole dans les versets 16, 17 et 18 pour convaincre et encourager Tobias en lui offrant un regard différent sur les événements. En effet, regarder différemment un événement c'est commencer à penser différemment, à cette intersection précise où se croisent l'expérience et la réflexion pour engendrer une nouvelle vision, mot porteur d'un avenir qui enclenche les décisions justes et audacieuses. La parole de Raphaël se greffe très exactement à ce point d'où son efficacité foudroyante sur l'esprit et le cœur de Tobias, comme en témoigne le verset 19.

Ce passage est crucial. Tout le livre de Tobit est contenu dans ces quelques lignes qui nous éloignent cette fois, malgré les apparences, des contes et légendes traditionnelles avec leurs cortèges d'ensorcellements et de délivrances d'un mauvais sortilège.

Ici, il s'agit de guérison des âmes prisonnières, celles de Tobias d'abord, qui doit quitter dans son cœur père et mère, et surtout Sara qui ne peut voir un homme s'approcher pour ses noces sans céder à une réaction

fatale, qui fait penser que le démon Asmodée est invité par elle. Entendons-nous : son état d'être le laisse s'installer en elle et agir à sa place. Saisie d'effroi, elle cède le pas au démon qui siège en son âme, et tue chaque prétendant. Que faire ? A ce degré de l'histoire, en raison de la justesse des personnes et des situations, on ne saurait adhérer à une solution miraculeuse qui s'achèverait sur le rituel : ils se marièrent, furent heureux et eurent beaucoup d'enfants ! Dérisoire dénouement d'où est absente la liberté de l'être, la volonté de reconquérir son âme, et pas seulement un mari. Ce dénouement n'eût pas fait de ce Livre un Livre inspiré, qui a me semble-t-il toute sa place dans La Septante et La Vulgate, à titre deutérocanonique, il est vrai. Et l'on se prend à regretter que nos amis protestants l'aient éliminé de leur Bible car, paradoxalement, ce Livre leur ressemble, tant il met l'humanité titubante et fragile à nu devant la face de Dieu.

Bref, Raphaël dit donc à Tobias : *« As-tu oublié les instructions de ton père, comment il t'a ordonné de prendre une femme de la maison de ton père ? Allons, écoute-moi, frère, ne te tracasse pas pour ce démon, et épouse-la. Je sais d'ailleurs que ce soir-même on te la donnera pour femme »*. Ne dissociions pas ces trois éléments : rappel de l'ordre paternel, ne pas se laisser envahir par la peur du démon, certitude des épousailles dans quelques heures. Ces trois éléments ne forment qu'un pour créer un axe moteur : le mariage de Tobias et de Sara délivrés de leur peur et redevenus libres. Ce qui d'une certaine façon rejoint l'injonction du père. Reste à franchir ce qui sépare la parole de l'acte. Et c'est là que nous achoppons le plus souvent, car dans cet intervalle se lovent sournoisement nos démons, difficiles à identifier, et même reconnus ils nous sont devenus si familiers que nous croyons qu'ils sont nous : mais soyons assurés de ce ceci : les démons ne sont jamais nous, ils usurpent notre identité pour nous asservir. Ils sont des intrusions que nous avons laissé s'installer en nous jusqu'à envahir parfois toute la maison, comme des invités patelins et malfaisants qui profitent de notre insouciance pour s'ériger en maîtres de céans (cf. *The Servant* de Joseph Losey, 1964, scénario de Harold Pinter). C'est donc ce passage (comme dans une initiation) que vise l'Ange Raphaël qui, en messager de Dieu et révélateur de la personnalité de Tobias (et proche de lui si l'on se réfère aux théologiens psychanalystes qui, après expérience, témoignent que l'ange ressemble à l'homme dont il est le gardien) sait ce qui est en devenir. On s'est aussi interrogé sur ce que le verbe *« savoir »* peut dénoncer d'absence de liberté de l'homme. Mais nous savons que l'inspiration, origine du *« savoir »* de Raphaël est une vision prémonitoire et non une aliénation de la liberté d'agir des hommes. Bien au contraire.

Cette information permet à l'homme de choisir encore plus librement son action, car Tobias peut alors refuser ou accepter ce saut audacieux dans une aventure tout à fait périlleuse. En effet, ce n'est pas parce que Raphaël sait ce qui va arriver que Tobias va oser son acte, mais parce qu'il fait confiance aux conseils de l'ange, d'abord ses conseils techniques, puis ses recommandations de prière dont il connaît la puissance. En effet, l'ange indique à Tobias qu'il devra brûler un morceau de foie et le cœur du poisson. Les effluves éloigneront Asmodée qui s'invite avant chaque noce.

Alors Raphaël, puis l'auteur de ce livre, et enfin Dieu même ne nous proposent-ils donc qu'un artifice pour ruser avec le démon ? Non, bien sûr. Nous nous tromperions lourdement si nous ne faisons un transfert symbolique du geste, pour le sortir, ce geste, des illusions de la magie. Certes on croyait dans l'Égypte ancienne que certains parfums influençaient le monde des esprits ; ici, on est au-delà de cette magie en ce sens que le geste symbolique est absolument fondamental dans la vie des hommes, parce que le symbole est l'articulation entre le monde psychique et la réalité extérieure. Ainsi le parfum des organes internes du poisson, brûlés, correspond à l'épuration intérieure, à un assainissement de la vie psychique qui se libère ainsi, par une subtile harmonie entre le geste et le désir, des parasites qui inhibent une action libre : ici les noces de Tobias et de Sara ; c'est bien ce que veut dire Raphaël par les mots : *« L'odeur se répandra, le démon le sentira, il s'enfuira et jamais on ne le verra autour d'elle »*. Parce qu'en vérité il n'y aura plus dans le cœur de Sara la nourriture pour le démon, qui l'incite à revenir.

On peut alors se demander si Tobias est prêt à entendre ce discours, cette parole à la fois rassurante dans ses résultats mais étrange dans son inspiration. Oui, il est prêt. Il l'est parce que déjà une expérience l'a convaincu de la justesse des conseils de Raphaël : il a réussi à capturer le poisson, à le maîtriser, à le tuer et à en prélever les organes utiles. Il a donc, si l'on peut dire, un peu apprivoisé sa vraie personnalité, il se structure par l'épreuve, il doit la poursuivre. On sait bien par ailleurs, comme nous l'avons déjà dit, que le gros poisson symbolise la gloutonnerie des passions, capturé il en symbolise la maîtrise. Il a donc triomphé

de la première épreuve, et franchi une première étape. Un deuxième conseil est donné par l'ange : « *Quand tu seras sur le point de t'unir à elle, levez-vous d'abord tous les deux, priez et suppliez le Seigneur du ciel de vous accorder miséricorde et salut. Ne crains pas car c'est à toi qu'elle a été destinée depuis toujours et que c'est toi qui dois la sauver. Ne te tracasse pas* ».

Une fois encore ne dissociions pas la combustion des organes internes du poisson de la prière. Ce sont les deux faces d'un même acte, sans quoi le premier ne serait qu'un rituel incomplet. De la même façon que l'épuration se fera dans le brûle-parfum, de même doit monter vers Dieu la prière et la supplication salvatrice des deux jeunes gens : obtenir miséricorde et salut. Ces deux derniers mots cristallisent l'efficacité de la démarche, dont les jeunes verront illico le résultat. D'où le sentiment qui habite le lecteur tout au long de la méditation de ce Livre de Tobit, d'être en train d'apprendre ce qu'est la foi : promesse de Dieu – ici formulée par l'ange –, travail de l'homme sur ses passions et ses peurs, réalisation de la promesse. La foi c'est déjà la réalisation, et c'est à cette aune que nous mesurons la justesse de la parole du Christ lors de la tempête apaisée en Matthieu 8, 26 : « *Pourquoi avez-vous peur, gens de peu de foi* ». (Disons-le au passage cette « *tempête* » peut être aussi intérieure). D'ailleurs on peut être frappé dans ces chapitres qui nous rapportent le combat de Tobias avec ses craintes, de l'insistance d'expressions comme « *ne crains pas, n'aie pas peur, ne te tracasse pas* » qui renvoient chacun de nous à ses réticences à l'égard de la vie, à cette sorte de rétraction de tout notre être qui minimise la portée de nos actes et de notre existence.

Reste à regarder le verset 19, apaisant déjà par sa formulation, qui se déroule, se déploie comme un événement heureux, je dis « événement », on pourrait aussi dire « avènement », car les deux jeunes gens accèdent à une nouvelle situation. Il advient déjà dans le cœur de Tobias un changement radical : plus de crainte et pusillanimité face au danger, bien au contraire un élan d'amour jaillit dans tout son être. C'est la formulation du narrateur qui nous le révèle par anticipation : « *il l'aima (Sara) passionnément et son cœur s'attacha à elle* ».

Sur ces deux dernières lignes deux remarques semblent s'imposer

1 - D'abord les informations préalables à la naissance de ce sentiment, tout neuf dans le cœur de Tobias :

- ce sont les paroles de l'ange Raphaël qui sont paroles inspirées, rappelons-le encore une fois, c'est-à-dire visionnaires, dont les premiers conseils se sont révélés fiables à propos du poisson.
- puis le fait que Sara est de la même famille que lui, Tobias, c'est-à-dire de sa parentèle (mot qui s'utilise pour une reconnaissance sur quatre générations), sur le mode un peu tribal qui est étranger à nos familles nucléaires comme on dit aujourd'hui, (c'est-à-dire se référant aux ascendants et descendants directs de la première génération). Mais l'appartenance à une même famille telle qu'elle se définit dans l'Antiquité implique des droits et des devoirs qui déterminent le code des relations intra familiales ; ce code sera donc le même.

2 – La psychologie contemporaine s'étonnerait à bon droit de la rapidité de l'irruption du sentiment chez Tobias, et surtout de l'attachement qui en découle quand il ne connaît pas encore la jeune fille. Sur ce plan, deux remarques aussi :

- l'amour, avant d'être physique, atteint le monde intérieur, il vient y bousculer le dispositif ordinaire de notre vie affective qu'il s'agisse du coup de foudre qui prend les couleurs d'une révélation, d'une apparition (en littérature française, on pense à *La Princesse de Clèves* au XVII^e siècle, ou à *L'Éducation sentimentale* de Flaubert au XIX^e siècle) qui, en un éclair, révolutionne les données affectives et psychiques d'un être; ou qu'il s'agisse du phénomène de cristallisation si bien peint par Stendhal dans toute son œuvre (*Le Rouge et le Noir*, et *La chartreuse de Parme*, entre autres) ; dans ce dernier cas de figure les futurs amants, avant d'être conscients de leur amour, se sont si doucement et justement apprivoisés que bientôt ils ne peuvent plus vivre loin l'un de l'autre, voire l'un sans l'autre.

- Ces processus amoureux sont vieux comme le monde, même s'ils n'ont été codifiés que tardivement, notamment par les écrivains. Il est avéré en tout cas que aimer c'est se préparer - ou se découvrir prêt - à recevoir l'autre dans sa maison, cela implique un état de disponibilité qui est déjà là, avant la conscience claire du phénomène, une sorte de nidification inconsciente qui implique d'avoir éliminé, consciemment ou non, tout ce qui empêcherait l'accueil et l'agrément de l'autre, d'avoir nettoyé son monde intérieur.

Une formule de Gabriel Marcel me revient aussi en mémoire « *Aimer quelqu'un*, dit-il, *c'est lui dire tu ne mourras pas* ». Quels propos seraient mieux adaptés à notre récit ?

L'expression « *et son cœur s'attachait à elle* » ne se dissocie pas de l'amour passionné qu'il éprouve soudainement, cette fidélité est justifiée par anticipation, elle en est le déploiement juste et cohérent.

Chapitre 14 : La mort de Tobit « confesseur de la foi » et Épilogue.

Ce dernier texte n'est pas extrêmement long, onze versets seulement, qui résument la pensée religieuse de Tobit. Ce texte peut lui conférer le titre de « confesseur » de la foi ». Ce qui lui vaut de mourir en paix, au milieu des siens, en terre déportée certes, c'est la vie qu'il mène désormais entre abondance et aumône. Si la première signale au lecteur que Dieu a restauré sa fortune, Tobit n'en oublie pas pour autant le devoir impératif d'aumône auquel est tenu le juif fidèle. Si la droiture de sa conduite lui a mérité de Dieu faveur et consolation, Tobit sait aussi que la redistribution de ce que Dieu nous accorde est un principe fondamental du judaïsme, nous l'avons dit déjà, un devoir de charité.

Ce chapitre, qu'on pourrait appeler ultime testament de Tobit, présente deux volets d'analyse ;

- du verset 3 à 7 inclus, l'expression est de type prophétique et apocalyptique, annonçant les malheurs à venir sur Ninive, et la nécessité pour Tobias de quitter la cité maudite au plus vite.
- du verset 8 à 11, nous trouvons un discours éthique classique que chacun saura analyser, puisque nous y retrouvons les habituels conseils de sagesse de la première à la deuxième génération.

Notons enfin que la dernière ligne reprend exactement la formulation du verset 2 a : « *il fut enterré avec magnificence* ». La formule encadre tout le chapitre comme deux anges témoins de la justesse de cette vie de droiture devant la face de Dieu, car c'est à cette reconnaissance d'une vie droite et conforme aux lois de Moïse que les funérailles rendent hommage.

Quant à l'épilogue, il exprime l'obéissance de Tobias aux recommandations de son père : une fois ses parents disparus, il part en Médie près des parents de Sara. Il hérite les deux patrimoines familiaux, et a confirmation de la ruine de Ninive la corrompue avant sa mort. Ses dernières paroles rendent grâce à Dieu, non pas d'avoir châtié Ninive, mais d'exercer sa justice, à l'égard d'un peuple que les prophètes ont de longue date mise en garde contre leur entêtement dans le péché.

Nous voilà arrivés au bout du chemin accompli avec la famille Tobit. Nous avons tâché de comprendre et de partager les épreuves et les joies qu'elle a connues. Nous avons aussi été attentifs au parcours des trois personnages principaux : Tobit le vieux père, Tobias son fils initié, Sara épouse de Tobias. Trois destinées enchevêtrées, qui n'évoluent, comme dans une spirale, que les unes par rapport aux autres, et qui symbolisent à nos yeux de lecteurs du XXI^e siècle, l'itinéraire exigeant de la foi. Cette exigence, nous comprenons qu'elle n'est pas mutilante, mais libératrice ; elle ne freine pas la vie, mais l'exalte, et nous en avons décelé le pourquoi : l'expérience de la liberté de l'homme, quand celui-ci a discerné non seulement le bien du mal, mais le mieux du bien.

Cette expérience de liberté passe par l'obéissance à plus grand que soi, non pour se soumettre mais pour apprendre à grandir avec celui qui est grand, plus grand que l'homme, le plus grand : Dieu. Cette obéissance, pour qu'elle débouche sur la liberté de choisir le bien, s'accompagne du discernement qui s'acquiert par la prière, la vigilance du cœur, l'attention à la vie et aux besoins d'autrui, la pratique de l'aumône et, pour résumer, toutes ces attitudes qui nous font sortir de notre moi trop étroit pour être vraiment chrétien, qui ont donc fonction d'élargir notre appréhension et notre compréhension du monde pour réaliser ce paradoxe fondamental qui construit pourtant notre personnalité : devenir soi-même et briser le carcan des conditionnements, tous, quels qu'ils soient, en même temps qu'ouvrir l'intelligence et le cœur à l'histoire d'autrui, du monde environnant : culturel, politique, économique, pour y poser sa juste partition.

- **Chez Tobit père**, ce chemin est particulièrement rude ; dans le récit étudié, sa piété et sa bonté semblent bien mal récompensés par la cécité physique ; ce n'est qu'une apparence car c'est par elle que Tobit est guéri de sa cécité spirituelle, celle qui au fil des ans racornit l'âme et le cœur et en arrive à confondre l'objet et les moyens, se dégrade par une auto suffisance devant le devoir accompli. Or, le devoir accompli est l'outil qui dégage l'âme de ses miasmes, et le cœur de ses préférences étroites. Certes l'outil n'est pas négligeable car il soulage et libère aussi autrui, il l'aide dans son projet personnel, mais l'essentiel est de gagner l'authentique liberté de notre nature, atteindre son vrai soi qui est le travail de chacun.

- **Sara**, la future épouse de Tobias est happée par le désespoir de ne jamais devenir femme, inconsciente qu'elle s'est faite prisonnière de son statut de fille chérie de son père ; elle l'a statufié comme un dieu, et lui son père en a fait son idole. Il s'en faut de peu qu'elle ne puisse survivre à l'amour écrasant d'un père qui n'a pas accompli tout son chemin de père et, inconsciemment lui aussi, entrave la destinée de sa fille qui est d'être aimée par un autre homme, pour ne pas interrompre la chaîne de la vie, et prolonger la famille et le nom.

- **Quant au jeune Tobias**, dont le charme juvénile a opéré tout au long du récit, parce que sa vitalité toute disponible aux conseils de son ami Azarias-Raphaël dessine le portrait idéal de ce que nous voudrions être en face de Dieu, ce jeune homme donc s'en va allègrement découvrir le monde et y vivre ses expériences. Sa docilité (doceo : enseigner) lui souffle que les conseils de son compagnon sont sages ; il y entrevoit une justesse de parole qui mérite d'être écoutée. Aussi, grâce à cette amitié fructueuse, aux expériences qui s'y insèrent, comme une pièce de puzzle qui va lentement trouver sa forme et son sens dans l'ensemble : le poisson à capturer, mais aussi à dépecer, puis le tri entre ce qui est comestible immédiatement - pour vivre aujourd'hui – et les morceaux à garder comme remèdes pour les nécessités de demain, le détour par la maison de Ragouël où vit Sara, avant d'aller récupérer l'argent, l'audace de la célébration des noces malgré les embûches à éviter, constituent les belles pages de ce qu'on appelle aujourd'hui le roman d'apprentissage. Mais ces actes posés par Tobias, je veux dire posés dans la réalité du monde et non dans la théorie de la leçon, expriment son incarnation, dont nous remarquons qu'elle est totalement assumée sans jamais rien enlever à sa piété ou à son obéissance aux paroles sages de l'ange. A ce titre Tobias se révèle l'acteur qui, ayant échappé, grâce à une amitié salutaire, aux encombrements et scléroses de l'intelligence, devient le libérateur de toute la famille : celle de ses parents, de ses beaux-parents, de celle aussi qu'il est en train de bâtir avec Sara, délivrée d'Asmodée.

On repère ainsi, au fil des récits bibliques, ces êtres qui incarnent la libération des familles ou des peuples ; à ce titre, ils préparent la venue du Messie, à la fois en rendant l'homme moins rétif à la compréhension de ses leçons et, d'une façon modeste certes, en éclairant l'humanité, en préfigurent sa générosité absolue. On voit donc qu'il y a à la fois dans ce récit matière à méditer sur le double aspect de l'économie divine que nous fait partager l'auteur inspiré de ce texte : ouvrir l'intelligence et le cœur des hommes et les accoutumer à l'image de miséricorde parfaite, qu'on pourrait appeler Charité, que le Christ est venu leur donner.

La guérison

L'histoire de Tobias est toute de lumière, parce que le narrateur l'inscrit justement dans la lumière de la foi, c'est-à-dire adhésion pleine et entière, sans aucune restriction mentale, aux paroles de l'ange, messenger de Dieu. Cependant, n'oublions pas que Tobias ne sait pas qu'Azarias est un ange.

Aussi cet ouvrage nous amène-t-il à la conclusion éblouissante mais juste que les paroles de cet ange correspondent si bien à l'état intérieur de Tobias, qu'il n'a pas de peine à y reconnaître la vérité de la destinée des hommes; pour lui, il semble qu'il n'y ait pas de hiatus entre le monde céleste et celui des hommes; ange ou ami de confiance, c'est toujours l'économie divine qui s'inscrit en filigrane de tous les conseils donnés. Mais pour nous lecteurs qui connaissons les ruses de la narration, nous sommes obligés de constater qu'entre l'obéissance du cœur pur et la reconnaissance de la parole divine il y a l'espace de la foi, à parcourir, sans relâche.